

kolnik est *vieux-croyant* dans la force du terme. Il croit la lettre et l'esprit indissolublement unis, il regarde la forme et le fond comme également divin. Chaque parole, chaque rite a un sens caché, et à ce point de vue, le raskol est éminemment religieux. Son formalisme a pour principe le symbolisme. Là est son originalité et sa valeur, qui le mettent en opposition directe avec les confessions protestantes. Il a poussé le symbolisme tellement loin, qu'il a fini par allégoriser tous les récits de l'ancien et du nouveau Testament.

Le raskolnik aime surtout la dévotion traditionnelle, celle de ses pères, et en cela il unit ses idées religieuses avec l'idée de la patrie russe. En principe, la réforme de Nikone obligeait les fils à prier autrement que leurs pères, or, en Russie, ce changement devait amener de grandes perturbations. On recommandait autrefois de se tenir raide pendant les offices, de baisser les images et les reliques en retenant son haleine, de communier sans faire craquer le pain de communion, de s'incliner trois fois le matin et le soir devant les icônes en frappant la terre de son front, ou en se courbant au moins jusqu'à la ceinture. Le raskol voulut rester fidèle à toute cette liturgie enfantine ainsi qu'aux anciennes fêtes, sans excepter plusieurs coutumes d'origine évidemment païenne ; il ne distinguait pas. On peut donc regarder le raskol comme le dernier terme du nationalisme de l'Eglise.

Au 17^e siècle, les Russes se défiaient beaucoup des catholiques, surtout des jésuites qui avaient pénétré jusqu'à Kief et y avaient ouvert un collège. Ils ne voulaient pas se laisser *romaniser*, comme les grecs unis, les ruthènes, de Pologne et de Lithuanie. Aussi parlait-on de la trois fois maudite langue latine. On ne voulait pas appeler Dieu *Deus*, mais bien *Bog*, en vieux slavons. Dire *Issous* (Jésus) au lieu de *Issous* était diabolique. De toutes les façons, on tâchait de lutter contre l'étranger, ou, comme l'on disait, contre l'occidental.